

Je vois, dit l'aveugle

François Hébert

Volume 22, numéro 1 (127), janvier–février 1980

Littérature : sept instructions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29832ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1980). Je vois, dit l'aveugle. *Liberté*, 22(1), 19–23.

Je vois, dit l'aveugle.

FRANÇOIS HÉBERT

Voir. J'écris pour voir. Je ne sais ce que cela sera : voir. Ni ce que je verrai. Je crois qu'à la fin, je ne verrai plus rien. Quand j'aurai épuisé le visible, mes yeux se fermeront. Je serai aveugle. Autant dire : mort. J'écris pour bien mourir. Selon moi, essayer de bien mourir, c'est la plus haute forme de l'amour. J'écris pour voir et par amour.

Le paradoxe est qu'en s'affinant, ma vue baisse.

Ma vue baisse. Il ne faut pas prendre cette affirmation à la lettre : certes, je suis un peu myope, mais je porte des lunettes et il ne s'agit pas de cela. Il ne faut pas non plus prendre cette affirmation pour une métaphore : quand je dis que ma vue baisse, c'est cela même que je dis et que je veux dire. Ce que je vois, je le vois de moins en moins. Les contours des choses s'estompent, se brouillent ; les couleurs se superposent, s'interpénètrent. Je vois de moins en moins, oui. Mais en même temps, je vois mieux ce qu'auparavant je croyais voir. Peu à peu, le voile des apparences se déchire. Ce voile, c'est le temps. Derrière, l'espace n'existe plus, ni la matière, ni même l'esprit : rien. Vraiment rien.

Si je dis que ma vue baisse, c'est par métonymie. Les aliments, je les trouve de plus en plus fades. Mon nez s'encombre de glaires. Que dites-vous ? j'entends mal. Tout ce que je touche se dérobe. Ainsi, quand je parle de ma vue, j'entends par là la vue de mes cinq sens, ma *quinte-vue* en quelque sorte. Mes sens, reconnaissons-le, sont dérégés. Chez moi, le principe de réalité n'en mène pas large. Je distingue malaisément le blanc du noir ; le blanc se salit à vue d'oeil et ce

qui était noir devient gris. Vus par moi, les trapèzes ressemblent à des carrés et ceux-ci à des cercles ; et ces cercles à des carrés, et ceux-ci à des trapèzes. En un sens, je tourne en rond, mais c'est la seule façon de m'en sortir, la seule en tout cas que j'aie trouvée ; on verra bien. Je laisse imaginer l'état de mon appartement, les fauteuils posés sur les murs, les lustres accrochés aux poignées de porte ; et je laisse deviner les difficultés que je dois surmonter dans ma vie quotidienne pour tirer mes chaussettes d'une commode dont les tiroirs s'ouvrent sur le plancher, pour conserver au four mes surgelés, pour ouvrir mes fenêtres là où elles ne sont pas. Et que dire de mon effroi quand je me regarde dans la glace ? Un Picasso en donnerait une bien pâle idée. Heureusement que ma vue baisse, cela tempère mon désespoir. Imaginons que je me voie ! Quelle tête je ferais ! Mais cela n'est pas près d'arriver ; en effet, si je me voyais, je ne me verrais pas.

Je suis fou, on le voit. Si je ne le suis pas, les autres le sont. Qu'ils se débrouillent, si c'est le cas ; moi-même, j'ai assez de chats à fouetter. Les objets se défont, les jeux de mots fusent, mes idées s'obscurcissent, les sentiments me touchent de moins en moins. Je n'ai plus la claire vue ni de ce qui m'entoure, ni de qui je suis, ni de ma vie intérieure (pensées et viscères). Voyant mal, éprouvant d'étranges sentiments, comprenant tout de travers, je deviens indécis, aboulique, incertain. Je n'en dis pas davantage, je ne veux pas faire peur aux adultes. Je m'en voudrais cependant de taire un aspect important de ma démarche : je souffre. Je souffre entièrement : dans mon corps, dans mon âme, dans mon esprit. Je ne dis pas cela pour qu'on s'apitoie sur moi (pitié !) ; je ne compte pas sur l'aide des lecteurs : il en est de cruels, de sympathiques, d'indifférents, mais ce ne sont que des lecteurs, et les lecteurs lisent mal s'ils ne font que cela : lire.

— Mon vieux, si tu souffres comme tu le dis, il y a des médecins, il y a des prêtres, il y a des psychanalystes !

— Peste ! Toute cette engéance voudra me guérir, mais ne pourra me consoler. Ma vue baisse, c'est un fait brutal et personne n'y peut rien.

Ma vue baissant, les idoles tombent. Acropolis, adieu ! Tout dégringole. Les modèles Ford 1980. Le bon peuple. Les

livres de Derrida. Le dollar. L'écologie. Freud. La démocratie. Les putains. Tout. Même l'humour fout le camp. Jusqu'aux dieux qui tombent de leurs piédestaux effrités dont le sable me raye l'oeil, comme le diamant une vitre. Le monde me crève les yeux. Et jusqu'à mon oeil même qui s'écoule dans ses propres larmes, comme un ruisseau dont la source serait tarie. Oui, je serai bientôt aveugle de naissance !

Remonter aux sources. Si je bouscule le monde, c'est pour retrouver le sens de l'eau. Devenir sourcier ne m'intéresse pas. Devenir statue d'eau me plairait davantage. Mais couler paisiblement me comblerait. Mon tourment, une irréfutable logique le confirme. Certaines étoiles sont mortes, mais émettent encore des rayons, et je ne vois pas les étoiles que je crois voir, je vois leurs seuls reflets, leurs seules conséquences. C'est cela, ma cécité : tous les êtres, toutes les choses à mes yeux sont de semblables conséquences, coupées de leur origine. Les paroles aussi. Même les baisers, dès qu'ils m'atteignent au terme d'un voyage qui semble bref, n'en sont que le souvenir. A l'analyse, le présent, pont fragile, casse et le passé l'emporte. A vrai dire, le présent n'est pas un pont comme les autres, reliant une rive à une autre, mais il est perpendiculaire aux ponts traditionnels : il tente de joindre un point d'eau à un autre, l'amont à l'aval de la nuit du temps.

En attendant, il fait de plus en plus noir. Pour l'aveugle que je deviens, tous les jours, c'est la nuit. Et la nuit aussi, c'est la nuit. Dormir, veiller : pour la plupart, cette alternance va de soi et permet de vivre ; le rêve illustrant la réalité, la réalité soutenant le rêve, les deux domaines se jouxtent tant bien que mal, les deux voisins s'épaulent mutuellement ; parfois les relations sont cordiales, parfois elles sont tendues ; l'enjeu n'est toujours qu'une clôture, une haie, une plate-bande, que sais-je ? Pour moi, c'est différent. Le jour, je vois que je rêve ; la nuit, je rêve que je vois. Ou le contraire : le jour, je rêve que je vois, et la nuit, je vois que je rêve. C'est du pareil au même et jamais plus, me semble-t-il, je ne m'endormirai ni ne m'éveillerai.

Une chose est un signe au même titre qu'un signe est une chose. Le monde est une boîte hermétiquement close, pleine de clefs. Un poème est une clef au même titre que l'encre et

le papier dont il est fait, que l'oeil et les neurones et les glandes qui s'agitent à proximité de lui. N'essayez pas d'ajouter ou de retrancher quelque chose au monde : il est plein.

Je creuse un tunnel dans ma terre comme une taupe, dans ma nuit, comme un poisson fend l'eau, un oiseau l'air. Je ne compte plus mes métamorphoses, mes vies antérieures. J'hérite à chaque instant de nouveaux yeux ; parfois cela me nuit, ma vue se brouille ; d'autres fois, cela m'aide, et ce que le poisson ni la taupe ne voient, mon oiseau le voit et vole plus loin, plus haut. Plus loin, plus haut : ce sont des métaphores faciles à saisir, plus que l'oiseau en tout cas, l'oiseau que je deviens, ou le poisson, ou la taupe. Si elles ne sont réelles, effectives, efficaces, ces métamorphoses me laissent froid et je les laisse aux littérateurs de bas étage. Entre toutes, une métamorphose, maintenant, me tente : comme la flamme, m'enflammer. Car des quatre éléments, le feu est le premier. C'est lui qui donne la chaleur et les couleurs aux autres éléments, les meut et les distingue, les détruit et les purifie. Le feu est l'antichambre de l'éternité. Ma saison en enfer a commencé (excusez l'anecdote) le 23 avril 1946, mais l'enfer me préexistait et ne s'éteindra pas avec moi. La naissance et la mort sont les expériences limitrophes, fondamentales ; elles ne sont pas aisément interchangeables. Renverser le courant, voilà ce que je cherche. Naissance et mort : entre ces deux brasiers, mes yeux grésillent, crépitent, sifflent, pétillent. Ma baraque brûle, mais je sais qu'il n'en a pas toujours été ainsi, et que cela passera. Au commencement, le monde était une boule, une sorte de pâte très exactement blanche ; et pour qui n'est pas dupe du temps (mais qui ?), la fin est identique au commencement . . .

— Tu t'empêtres.

— Je le concède. Dans une pâte grisâtre, pleine de grumeaux et de scories, avec laquelle c'est chose fort ardue que de sculpter ses propres mains. Surtout qu'il faudrait travailler à la vitesse de la lumière ! Ma vie s'éternise lamentablement ; l'auditoire hue, lance des tomates ; on sort fumer une cigarette, on revient et j'en suis encore au même point, c'est la même scène et ça n'en finit plus, le rideau doit être bloqué. Dans l'assistance, il y a une femme que j'aime. Que je vou-

drais aimer. Mais j'ai mon rôle à jouer, et nul autre ; et elle a le sien, et nul autre. A cause des projecteurs, je ne la vois pas bien. Je ne sais si elle me voit, elle ; je crois qu'elle croit me voir. Elle est belle comme un piano à queue au fond d'un lac.

— Ah, les visions, il faut s'en méfier. Si on n'y prend garde, elles mènent droit à des asiles qui ne sont pas (pour les visionnaires) des lieux de tout repos, mais les antichambres de l'enfer qu'on venait, croyait-on, de quitter pour de bon. Ne braque pas qui veut sur le monde *la lumière noire*, qui est réversible et mortelle.

— Où je suis, nul n'est ; et cela je le sais, et cela me foudroie. Dans ma nuit, les miracles n'existent pas. Le seul miracle (à moins qu'il ne s'agisse d'un mirage), c'est de croire au miracle. Le reste est mirage. La littérature n'existe pas, sauf pour ceux qui y croient. Le reste est réalité. Mais permettez que j'en doute.